CÉCILE WAJSBROT

Extrait de la publication

conversations avec le maître

TITRES

TITRE 163

CÉCILE WAJSBROT

CONVERSATIONS AVEC LE MAÎTRE

Dans un café parisien, un homme d'une cinquantaine d'années, compositeur, fait signe à une jeune femme qu'il invite chez lui pour converser. Chaque après-midi, elle vient prendre le thé avec celui qu'elle appelle le maître. Ils parlent de musique, de solitude, de l'hostilité du monde qui les entoure. Leurs rencontres cesseront brutalement. Deux ans plus tard, un inconnu apprend à la jeune femme la disparition du musicien et lui demande de rassembler les souvenirs de ces conversations, tenues au fil de cet hiver où le tsunami fit tant de victimes.

« Cécile Wajsbrot a forgé un tempo couleur ambre, délicat comme un vieil alcool… Il s'insinue, enivre et s'amuse à mentir, à déstabiliser. » (Martine Laval, *Télérama*)

« *Conversations avec le maître* est un saut périlleux dans le jamais-lu. C'est une matière unie qui parle au regard et à l'oreille, portée par toutes sortes de musiques étonnamment mises en mots. » (Nadine Sautel, *Le Magazine littéraire*)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CÉCILE WAJSBROT

conversations avec le maître

Extrait de la publication

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

Sentinelles

du même auteur
dans la collection « Titres »

L'Île aux musées

Extrait de la publication

du même auteur
en numérique

Sentinelles
L'Île aux musées

CÉCILE WAJSBROT

conversations avec le maître

Christian Bourgois éditeur ◊

Extrait de la publication

© Éditions Denoël, 2007
© Christian Bourgois éditeur, 2013 pour la présente édition
ISBN 978 2 267 02486 9

Extrait de la publication

1

Nous nous retrouvions tous les jours chez lui, en fin d'après-midi, à la même heure, je sonnais à la porte, il ouvrait et à son visage, je voyais s'il avait bien travaillé. Il ne disait rien, ni bonjour ni autre chose, nous n'avions pas l'habitude de nous serrer la main, encore moins de nous embrasser, j'entrais, attirée par la vue, la lumière, et il disait souvent que c'était cette lumière qui lui permettait de travailler, qui l'inspirait, nous allions nous asseoir chacun dans un fauteuil, je regardais Paris s'étendre, le ciel, je regardais l'alignement parfait de ses livres dans la bibliothèque et je me taisais, attendant qu'il commence à parler. Nous pouvions rester longtemps silencieux, il servait le thé, je regardais par la fenêtre, les coupoles lointaines luisaient au soleil comme les vestiges d'une gloire ancienne, et tandis qu'il versait le thé et que je contemplais la vue se produisait une sorte de rite de passage, comme lorsqu'on entend le gong appelant à la concentration ou à la prière, appelant à quitter la vie profane pour atteindre d'autres couches, une autre profondeur, et insensiblement, grâce au silence, aux gestes répétés, je quittais peu à peu ma vie, mes préoccupations, le

Extrait de la publication

souvenir de la journée pour n'être plus qu'à l'écoute de sa vie.

Faut-il raconter les choses comme elles viennent ou dans l'ordre où elles se sont produites ? Vous m'avez demandé de rassembler mes souvenirs autour du maître – je l'appelais intérieurement le maître – et je ne sais comment faire. La durée s'étend devant moi comme la vue de Paris par sa fenêtre et la perspective fausse les choses, leur donne une ampleur, un relief qu'elles n'avaient pas. Il ne m'a pas choisie, tout s'est fait par hasard, par accumulation, les jours s'ajoutaient aux jours, le temps s'ajoutait au temps et cela finissait par constituer une histoire.

La première fois, je ne savais pas qui il était mais la première fois n'était peut-être pas la première, je l'avais peut-être déjà vu sans le voir, je veux dire sans faire attention à lui, mais je l'aperçus un jour, au fond du café où j'allais chaque matin avant de travailler, oui, ce jour-là, levant les yeux du journal que je lisais, je sentis mon regard comme capté par le sien ou plutôt, par ce que je ne savais pas encore être son regard mais une sorte d'appel, une force. Et je découvris, assis sur la banquette où désormais je le verrais, cet homme entre deux âges qui me regardait et dans son regard, une question qui ne m'était pas particulièrement destinée mais qui était posée aux autres, au monde en général. Je ne me sentais pas en mesure d'y répondre – j'avais déjà un peu de mal avec les miennes, j'étais plus jeune que lui, toutes sortes de raisons que je ne me donnai pas, sur le moment, mais qui me firent baisser les yeux puis chercher précipitamment la monnaie et partir – fuir.

Extrait de la publication

Le jour suivant se produisit la même chose, la sensation d'un appel, d'une insistance – il était à la même place et je crus voir un signe imperceptible de la tête m'invitant à le rejoindre mais je restai ou plutôt, pétrifiée, j'étais incapable du moindre mouvement et au prix d'un grand effort, je pus de nouveau me concentrer sur les nouvelles du journal.

Le lendemain, je me demandais si je retournerais dans ce café, comme s'il planait un danger – mais quel danger dans un regard, et même si nous échangions quelques mots, il n'y avait aucune raison d'éviter ce café que j'aimais pour son atmosphère animée, agréable, par la vitre, je voyais la rue, les voitures, les passants, je me sentais partie prenante d'un vaste mouvement – tout le monde sortait pour aller travailler, accompagner les enfants à l'école, et cette unanimité avait quelque chose de rassurant.

Ce jour-là, quand je me levai pour partir après avoir vainement essayé d'oublier sa présence, il fit un signe de la main me demandant clairement de venir vers lui. J'avançais lentement, la distance entre nous semblait augmenter au lieu de diminuer, en même temps, j'avais le sentiment d'une accélération ou plutôt, d'un rythme différent – ce qu'on pourrait appeler une autre dimension.

Un café ou un thé ? proposa-t-il. Et comme je disais que je n'avais pas beaucoup de temps – ce qui était une manière d'accepter – il me posa d'autres questions, si je venais souvent, si j'habitais loin, mon travail, il posait ces questions et je répondais, et quand il se tut, il ne me vint pas à l'idée d'en poser à mon tour, j'étais impressionnée par sa présence, par une

Extrait de la publication

idée étrange – l'extérieur et l'intérieur ne correspondaient pas ou plutôt à l'intérieur, il se produisait des choses qui ne s'exprimaient pas au-dehors ou qui s'exprimaient d'une façon qui m'était inconnue. Il ne me dit rien d'autre et je regardai ma montre, j'étais en retard et je partis avec le sentiment d'une occasion ratée, je ne savais rien de lui, je ne savais même pas pourquoi il m'avait appelée.

Je comprends seulement maintenant l'une des choses que répétait le maître, la sensation de viser à côté de la cible, de ne pas être au cœur de ce qu'on a à dire, ce qu'on a à faire, de se heurter à l'épaisseur du réel, à une paroi impossible à percer ou à contourner – tels étaient ses mots – de ne pas pouvoir passer de l'autre côté.

Le chant, disait-il, est une tentative d'atteindre l'infini. La voix s'étire comme un arc bandé puis la flèche est lancée et plonge en plein cœur ou tombe à côté. Avez-vous éprouvé cette sensation, disait-il, cette sorte de douleur, ce serrement de cœur quand on vous dit quelque chose de particulièrement juste ou d'effrayant, d'émouvant, quelque chose qui vous atteint ? Cela arrive dans la musique et c'est ce que je cherche à produire, cette douleur douce. Mais ce but nous échappe et même quand un morceau est achevé, on ne sait pas si la flèche s'est plantée au cœur ou si elle est tombée à côté, jusqu'au moment d'entendre le morceau interprété – on ne sait pas si on a réussi ce qu'on voulait et si tel n'est pas le cas, il est trop tard.

Je ne cherche pas à raconter sa vie ou la mienne, je cherche seulement à vous répondre, puisque je m'y

suis engagée, aurais-je dû accepter, c'est comme une ville dans laquelle on s'était juré de ne plus retourner et dans laquelle on se trouve par hasard, à chaque pas, le souvenir revient, des formes immatérielles, des mirages qui s'effacent, des sensations fugitives qui s'évanouissent mais en laissant des traces, je marche dans les rues sans rien reconnaître tout en sachant que j'y étais, je détourne les yeux en souhaitant tout retrouver, j'entends des voix familières, des rumeurs et des sons indistincts – et au fond, je ne sais pas ce que je fais là. Je passe des nuits étranges, je me réveille en sursaut, croyant l'entendre, entendre sa musique, des phrases que je connais par cœur, lignes mélodiques ou bribes de conversation – lorsqu'il parlait, chez lui, perdu dans une dimension inaccessible, je regardais par la fenêtre les églises percer le ciel de Paris, les clochers esseulés tenter l'élévation vers l'infini.

Nous sommes encerclés, disait-il, il y a les sons, le bruit, la musique, les uns se nourrissent des autres, c'est ce que nous aura appris notre époque, leur différence et leur interaction car le monde existe – la musique ne naît pas de nulle part – c'est une base à partir de laquelle elle construit pour l'oublier ensuite, comme le plongeur qui repousse le bord pour sauter.

Le saut dans le vide, disait-il. Sans filet.

Je pourrais reproduire le son de sa voix dans le moindre détail aujourd'hui encore, s'il existait un appareil qui enregistre les voix intérieures, mais aucun mot ne peut décrire une voix pas plus qu'en regardant un visage photographié ou peint nous

Extrait de la publication

n'avons idée de la voix qui lui appartient, pas plus que de celle des passants que nous croisons dans la rue. D'ailleurs, dans la journée, sa voix était couverte par les bruits de la vie quotidienne et par la voix des autres, les clients de l'agence immobilière où je travaille, les voitures, les pensées parasites qui s'arrêtent aux abords de son monde, comme si ce monde ne supportait que la nuit.

Le saut dans le vide, disait-il. Si vous n'acceptez pas, vous ne pourrez rien faire. Si vous partez avec tous vos bagages – vos certitudes – si vous savez où vous allez, vous n'arriverez nulle part. Ce n'est pas l'idée que vous avez en tête qui compte, ce sont les pierres que vous posez une à une, l'une qui mène à l'autre, qui est indispensable – chaque note est nécessaire.

Parfois, dans la nuit, je crois entendre un bruit, le moteur d'une machine mais ce n'est que la forme de l'angoisse, les contours sonores d'une pensée qui me hante et que je serais incapable d'exprimer, qui disparaît le jour devant la succession des plans d'appartements sur mon écran d'ordinateur. Le jour, j'actualise les fichiers, j'efface, j'archive. Devant les lignes tracées, ces carrés, ces rectangles, j'essaie d'imaginer l'espace qu'elles représentent et lorsqu'il m'arrive de visiter les lieux, je ne reconnais rien – comme une voix qui serait déformée.

Nous sommes tous à la recherche d'une chose qui nous dépasse, disait-il, ou plutôt, nous en avons l'intuition et la vie se passe à essayer de reconnaître cette chose. Pour moi, c'est la musique.

Et moi, demandais-je, ceux qui ne composent

pas, qui ne veulent pas particulièrement créer une œuvre ?

Tout est possible, disait-il, le travail, l'amour, la foi – pourvu que vous placiez quelque chose au-dessus de vous.

Je me sentais vide dans les moments où il semblait sûr de lui et de son chemin, comme si, malgré tout, ses choix excluaient ceux des autres.

Certaines paroles agissent au-delà d'elles-mêmes, ont des ramifications qui atteignent d'autres sphères, d'autres domaines parfois difficiles à reconnaître, à repérer, et c'est souvent après, longtemps après qu'on pense à les mettre en rapport.

Il disait, je suis de mon temps et je suis en dehors du temps. Je n'aime pas la route que nous suivons. Mais peut-être faut-il ne pas être bien dans son époque pour faire vraiment quelque chose. Quand on est trop bien, on ne fait rien.

Et moi qui me sentais plutôt bien dans ce monde, travaillant dans une agence immobilière alors que les agences se multipliaient – dans notre rue seulement, depuis que j'avais trouvé ce travail, cinq autres avaient ouvert, comme si la seule perspective, le seul horizon de notre société était de changer d'appartement, d'acheter ou de vendre – moi qui semblais être de mon temps, l'étais-je vraiment ? À quoi cela se voyait-il, était-ce la façon de s'habiller, le travail, la façon de parler, se tenir au courant, avoir envie de vivre ? Et ces gens aux terrasses des cafés, ceux qui vivaient dans la rue, qui occupaient des logements vides en espérant que personne ne les en chasserait, ceux qui faisaient la grève de la faim,

Extrait de la publication

qui attendaient la mort à l'hôpital ou leur libération dans les prisons, étaient-ce eux qui se trouvaient en dehors du temps ? Mais le maître pensait à lui, à sa confrontation avec les autres et non aux réprouvés, ou plutôt il se sentait réprouvé entre tous.

Je suis l'accusé, disait-il, qui comparaît menottes aux mains, condamné pour avoir contrevenu à l'esprit du temps.

J'aurais voulu qu'il m'explique un peu ce qu'était l'esprit du temps mais il n'allait jamais au-delà de généralités – c'est parler de certaines choses d'une certaine façon et si vous parlez d'autre chose ou d'une autre façon, on vous rejette. Il ne pouvait pas préciser davantage.

Comment peut-on savoir de quoi vous parlez en musique ? avais-je demandé un jour dans ce café – alors qu'il ne me recevait pas encore chez lui.

Vous pensez que ma musique n'a aucun sens, qu'elle ne signifie rien ? avait-il répondu en haussant le ton, ce qu'il faisait rarement, les gens nous regardaient, et je me sentais embarrassée autant de l'avoir heurté que d'avoir attiré l'attention. Les instruments racontent toujours une histoire, poursuivait-il, trop d'histoire, et il faut trouver le moyen de les faire sonner de façon moins narrative, moins illustrative, pour qu'ils atteignent une expression métaphysique. Chaque instrument a un son, une personnalité, notre travail est d'en exprimer la quintessence.

Souvent, je lui demandais pourquoi il n'écrivait pas ses réflexions, pourquoi il ne les rassemblait pas dans un livre mais il disait, j'écris de la musique et non des livres.

On ne peut commencer à composer qu'après avoir accepté de ne rien faire d'extraordinaire, avait dit le maître. À force de travail, on arrive à construire et il se peut que les tâtonnements laborieux débouchent sur une œuvre lumineuse mais pour commencer, pour faire le saut dans le vide dont je vous parle quelquefois, il faut être modeste, se contenter de travailler heure après heure, jour après jour, sur trois mesures, sur les trois mesures suivantes, et non sur un ensemble. La création est une école de renoncement.

Ses paroles s'inscrivaient en moi sans effort ou plutôt résonnaient, surgissaient à des moments inattendus, à l'agence, quand un vendeur acceptait de baisser son prix, quand un acheteur acceptait moins de lumière ou moins de calme, moins de surface, je me disais, une école de renoncement. Il m'initiait peut-être à la musique mais aussi à la vie.

Chaque soir, j'écris entre une demi-heure et une heure dans ce cahier ce qui me vient à l'esprit, je mettrai de l'ordre dans une deuxième phase mais peut-être n'y aura-t-il pas de deuxième phase car chaque détour a un sens – les voies sont rarement directes ou droites lorsqu'il s'agit du maître. Après, s'il ne fait pas trop froid, s'il ne pleut pas trop fort, je sors marcher un peu et certaines choses me reviennent que j'aurai oubliées le lendemain, quand je me remettrai au travail ou qui resurgiront sous une autre forme. Si je suis trop fatiguée pour sortir, j'allume l'ordinateur et je participe à des forums, je parle sans parler avec des gens qui ne sont que des noms, vrais ou faux, de sujets qui me sont indifférents

Extrait de la publication

et qui me reposent, comme les autres, peut-être, cherchent aussi à se détendre en n'abordant pas ce qui leur tient à cœur. Après, je me sens moins la proie des ombres et je peux m'endormir, même si parfois un cauchemar me réveille et me prouve que tout n'est pas si simple.

Chacun est face à lui-même, seul, disait-il, et composer est une façon de briser la solitude, briser l'encerclement car notre solitude est cernée par ceux qui veulent à la fois s'emparer de nous et nous abandonner. C'est ce que je voudrais traduire, la dialectique de l'encerclement et de l'abandon au sein de laquelle il n'y a pas de dialogue possible.

Il me parlait, j'entendais sa voix et je croyais pouvoir lui répondre, je croyais pouvoir contribuer à briser cette dialectique de la solitude et de l'encerclement sans comprendre que s'il s'en plaignait, il ne voulait guère s'en défaire et qu'il en avait besoin non seulement pour son art mais pour vivre, et puis, à supposer qu'il ait voulu s'en défaire, ce n'était pas moi qui pouvais l'y aider.

Sa voix avait des intonations douces que démentait la violence de ses propos, il lui arrivait de dire les pires choses avec cette douceur trompeuse et le contraste soulignait de façon presque inquiétante une sorte de haine à laquelle, au début, je refusais de croire mais que je fus ensuite forcée de reconnaître.

Je vis dans l'entrave, disait-il, les obstacles s'accumulent devant moi comme devant personne, dès que je touche à quelque chose, les ramifications sont infinies, les murs se dressent, les routes sont déviées, barrées – les enjeux sont trop grands.

Extrait de la publication

L'hiver est là et le soir s'étend aux après-midi, la nuit vient plonger aux racines de la vie et devant mon écran, je lis des voix muettes. À la radio, à la télévision, dans les journaux, on ne parle que de cela – la mer a envahi la terre, d'abord la terre a tremblé puis il y a eu un raz-de-marée sur les côtes de l'océan Indien, engloutissant des villages et des villes, engloutissant des îles, un mot nouveau est apparu dans toutes les langues, le tsunami, et sur l'écran, des gens racontent ce qu'ils ont vécu. Les murs se sont renversés, les cars, les étalages, les lignes verticales ont disparu, aucun immeuble ne se dresse, tout gît à terre comme gisaient les derniers spécimens d'espèces disparues, il faut s'habituer désormais aux paysages horizontaux, aux lignes obliques, interrompues, en ce monde, rien n'est sûr, les voitures plongent, les arbres se déracinent, les hôtels et les plages disparaissent – la civilisation des loisirs, submergée, n'est plus qu'un immense marécage.

Devant l'écran, je regarde le monde, je tape sur le clavier des lettres formant des mots aléatoires et je lis, degré neuf sur l'échelle de Richter, le chiffre fatidique rarement atteint, rarement dépassé, les précédents – Lisbonne, le tremblement de terre au Chili.

Le maître disait, en musique, les catastrophes sont fécondes – les guerres. Regardez la *Septième Symphonie* de Chostakovitch dédiée à Leningrad, créée pendant le siège. C'était le 9 août 1942. Du côté de l'orchestre, la moitié des musiciens avaient péri, leurs instruments gisaient comme de grands reptiles sur des sièges vides et dans le public, il y

Extrait de la publication

roman non pas un récit engoncé dans des contraintes de personnages et d'action, mais un espace à conquérir, une Amérique dont les frontières ne cessent de reculer, dont les limites sont toujours à franchir. D'où ce titre d'ensemble, *Haute Mer*, un titre métaphorique qui n'engage pas un contenu mais qui écarte la tentation de revenir au port.

Extrait de la publication